

Si j'étois capable de l'oublier, reprit Lysis, ses écrits me le rappelleroient bientôt; mais, je dois l'avouer, quelquefois je me crois entraîné par la force de ses raisons, et je ne le suis que par la poésie de son style; d'autres fois, le voyant tourner contre l'imagination les armes puissantes qu'elle avoit mises entre ses mains, je suis tenté de l'accuser d'ingratitude et de perfidie. Ne pensez-vous pas, me dit-il ensuite, que le premier et le principal objet des poètes est de nous instruire de nos devoirs, par l'attrait du plaisir? Je lui répondis: Depuis que, vivant parmi des hommes éclairés, j'ai étudié la conduite de ceux qui aspirent à la célébrité, je n'examine plus que le second motif de leurs actions; le premier est presque toujours l'intérêt ou la vanité. Mais sans entrer dans ces discussions, je vous dirai simplement ce que je pense: Les poètes veulent plaire¹, la poésie peut être utile.

¹ Aristot. de poet. c. 9, D. Voss. De art. poet. nat. t. 2, p. 659; c. 14, p. 662, c. 8, p. 42.

CHAPITRE LXXXI.

Suite de la Bibliothèque.

La Morale.

LA morale, nous dit Euclide, n'étoit autrefois qu'un tissu de maximes. Pythagore et ses premiers disciples, toujours attentifs à remonter aux causes, la lièrent à des principes trop élevés au-dessus des esprits vulgaires¹: elle devint alors une science; et l'homme fut connu, du moins autant qu'il peut l'être. Il ne le fut plus, lorsque les sophistes étendirent leurs doutes sur les vérités les plus utiles. Socrate, persuadé que nous sommes faits plutôt pour agir que pour penser, s'attacha moins à la théorie qu'à la pratique. Il rejeta les notions abstraites, et sous ce point de vue, on peut dire qu'il fit descendre la philosophie sur la terre²; ses disciples développèrent sa doctrine, et quelques-uns l'altérèrent par des idées si sublimes, qu'ils firent remonter la morale dans le ciel. L'école de Pythagore crut devoir renoncer quelquefois à son langage mystérieux pour nous éclairer sur nos passions et sur nos devoirs. C'est ce que Théagès, Métopus et

¹ Aristot. magn. moral. ² Cicer. tuscul. c. 4, l. I, c. I, t. 2, p. 145, 2, p. 362.

Archytas exécutèrent avec succès ¹.

Différens traités sortis de leurs mains se trouvoient placés dans la bibliothèque d'Euclide, avant les livres, qu'Aristote a composés sur les mœurs. En parlant de l'éducation des Athéniens, j'ai tâché d'exposer la doctrine de ce dernier, qui est parfaitement conforme à celle des premiers. Je vais maintenant rapporter quelques observations qu'Euclide avoit tirées de plusieurs ouvrages rassemblés par ses soins.

Le mot *vertu*, dans son origine, ne signifioit que la force et la vigueur du corps ²; c'est dans ce sens qu'Homère a dit, la *vertu* d'un cheval ³; et qu'on dit encore, la *vertu* d'un terrain ⁴. Dans la suite, ce mot désigna ce qu'il y a de plus estimable dans un objet. On s'en sert aujourd'hui pour exprimer les qualités de l'esprit, et plus souvent celles du cœur ⁵.

L'homme solitaire n'auroit que deux sentimens, le désir et la crainte; tous ses mouvemens seroient de poursuite ou de fuite ⁶. Dans la société, ces deux sentimens pouvant s'exercer sur un grand nombre d'objets, se divisent en plusieurs espèces: de là l'ambition, la haine, et les autres mouvemens dont son ame est agitée. Or, comme il n'avoit reçu le désir et

¹ Stob. passim.

² Homér. iliad. l. 15, v. 642.

³ Id. ibid. l. 23, v. 374.

⁴ Thucyd. l. 1, c. 2.

⁵ Aristot. eudem. l. 2, c. 1, t. 2, p. 202.

⁶ Id. de animâ l. 3, c. 10, t. 1, p. 657, D.

la crainte que pour sa propre conservation, il faut maintenant que toutes ses affections concourent tant à sa conservation qu'à celle des autres. Lorsque réglées par la droite raison, elles produisent cet heureux effet, elles deviennent des vertus.

On en distingue quatre principales: la force, la justice, la prudence et la tempérance ¹; cette distinction que tout le monde connoît, suppose dans ceux qui l'établirent des lumières profondes. Les deux premières, plus estimées, parce qu'elles sont d'une utilité plus générale, tendent au maintien de la société; la force ou le courage pendant la guerre, la justice pendant la paix ². Les deux autres tendent à notre utilité particulière. Dans un climat où l'imagination est si vive et les passions si arden-tes, la prudence devoit être la première qualité de l'esprit; la tempérance, la première du cœur.

Lysis demanda si les philosophes se partageoient sur certains points de morale. Quelquefois, répondit Euclide; en voici des exemples.

On établit pour principe, qu'une action pour être vertueuse ou vicieuse, doit être volontaire; il est question ensuite d'examiner si nous agissons sans contrainte. Des auteurs excusent les crimes de l'amour et de la colère,

¹ Archyt. ap. Stob. serm. 1, p. 14. Plat. de leg. l. 12, t. 2, p. 964, B.

² Aristot. rhet. l. 1, c. 9, t. 2, p. 531, A.

parce que, suivant eux, ces passions sont plus fortes que nous¹; ils pourroient citer en faveur de leur opinion cet étrange jugement prononcé dans un de nos tribunaux. Un fils qui avoit frappé son père, fut traduit en justice, et dit pour sa défense que son père avoit frappé le sien; les juges, persuadés que la violence du caractère étoit héréditaire dans cette famille, n'osèrent condamner le coupable². Mais d'autres philosophes plus éclairés s'élèvent contre de pareilles décisions: Aucune passion, disent-ils, ne sauroit nous entraîner malgré nous-mêmes; toute force qui nous contraint est extérieure, et nous est étrangère³.

Est-il permis de se venger de son ennemi? Sans doute, répondent quelques-uns; car il est conforme à la justice de repousser l'outrage par l'outrage⁴. Cependant une vertu pure trouve plus de grandeur à l'oublier. C'est elle qui a dicté ces maximes que vous trouverez dans plusieurs auteurs: Ne dites pas du mal de vos ennemis⁵; loin de chercher à leur nuire, tâchez de convertir leur haine en amitié⁶. Quelqu'un disoit à Diogène: Je veux me venger; apprenez-

¹ Aristot. eudem. l. 2, c. 8, t. 2, p. 212. D.
² Id. magn. mor. l. 2, c. 6, t. 2, p. 178, A.
³ Aristot. de mor. l. 3, c. 3, t. 2, p. 30; c. 7, p. 33. Id. magn. moral. l. 1, c. 15, t. 2, p. 156.

⁴ Id. rhet. l. 1, c. 9, t. 2, p. 531, E.
⁵ Pittac. ap. Diog. Laert. l. 1, §. 78.
⁶ Cleobul. ap. eumd. l. 1, §. 91. Plut. apophth. Lacon. t. 2, p. 218, A. Themist. orat. 7, p. 95.

moi par quels moyens. En devenant plus vertueux, répondit-il¹.

Ce conseil, Socrate en fit un précepte rigoureux. C'est de la hauteur où la sagesse humaine peut atteindre, qu'il crioit aux hommes: „Il ne vous est jamais permis de rendre le mal pour le mal².”

Certains peuples permettent le suicide³; mais Pythagore et Socrate, dont l'autorité est supérieure à celle de ces peuples, soutiennent que personne n'est en droit de quitter le poste que les dieux lui ont assigné dans la vie⁴.

Les citoyens des villes commerçantes font valoir leur argent sur la place; mais dans le plan d'une république fondée sur la vertu, Platon ordonne de prêter sans exiger aucun intérêt⁵.

De tout temps, on a donné des éloges à la probité, à la pureté des mœurs, à la bienfaisance; de tout temps, on s'est élevé contre l'homicide, l'adultère, le parjure, et toutes les espèces de vices. Les écrivains les plus corrompus sont forcés d'annoncer une saine doctrine, et les plus hardis de rejeter les conséquences qu'on tire de leurs principes. Aucun

¹ Plut. de aud. poet. t. 37, et alii.

² p. 21, E.

³ Plut. in Crit. t. 1, p. 49.

⁴ Strab. l. 10, p. 486.

⁵ Ælian. var. hist. l. 3, c.

37, et alii.

⁴ Plut. in Phædon. t. 1, p. 62. Cicer. de senect. c. 20, t. 3, p. 318.

⁵ Plut. de leg. l. 5, t. 2, p. 742.

d'eux n'oseroit soutenir, qu'il vaut mieux commettre une injustice que de la souffrir¹.

Que nos devoirs soient tracés dans nos lois et dans nos auteurs, vous n'en serez pas surpris; mais vous le serez en étudiant l'esprit de nos institutions. Les fêtes, les spectacles et les arts eurent parmi nous, dans l'origine, un objet moral dont il seroit facile de suivre les traces.

Des usages qui paroissent indifférens, présentent quelquefois une leçon touchante. On a soin d'élever les temples des Grâces dans des endroits exposés à tous les yeux, parce que la reconnoissance ne peut être trop éclatante². Jusque dans le mécanisme de notre langue, les lumières de l'instinct ou de la raison ont introduit des vérités précieuses. Parmi ces anciennes formules de politesse que nous plaçons au commencement d'une lettre, et que nous employons en différentes rencontres, il en est une qui mérite de l'attention. Au lieu de dire: *Je vous salue*, je vous dis simplement: *Faites le bien*³; c'est vous souhaiter le plus grand bonheur. Le même mot * désigne celui qui se distingue par sa valeur ou par sa vertu, parce que le courage est aussi nécessaire à l'une qu'à l'autre. Veut-on donner l'idée d'un homme parfaitement vertueux? ou

¹ Aristot. topic. l. 8, c. 9, t. 1, p. 275.

² Aristot. de mor. l. 5, c. 8, t. 2, p. 64, D.

³ Id. magn. moral. l. 1, c. 4, t. 2, p. 149.

* *Aristos*, qu'on peut traduire par excellent.

lui attribue la beauté et la bonté¹ *, c'est-à-dire, les deux qualités qui attirent le plus l'admiration et la confiance.

Avant que de terminer cet article, je dois vous parler d'un genre, qui depuis quelque temps exerce nos écrivains; c'est celui des caractères². Voyez, par exemple, avec quelles couleurs Aristote a peint la grandeur d'ame³.

Nous appelons magnanime, celui dont l'ame naturellement élevée n'est jamais éblouie par la prospérité, ni abattue par les revers⁴.

Parmi tous les biens extérieurs, il ne fait cas que de cette considération qui est acquise et accordée par l'honneur. Les distinctions les plus importantes ne méritent pas ces transports, parce qu'elles lui sont dues; il y renonceroit plutôt que de les obtenir pour des causes légères, ou par des gens qu'il méprise⁵.

Comme il ne connoît pas la crainte, sa haine, son amitié, tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit, est à découvert; mais ses haines ne sont pas durables: persuadé que l'offense ne sauroit l'atteindre, souvent il la néglige, et finit par l'oublier⁶.

Il aime à faire des choses qui passent à la postérité; mais il ne parle jamais de lui, parce

¹ Aristot. magn. moral. l. 2, c. 9, t. 2, p. 186, A.

* *Kalos cagatos*, bel et bon.

² Aristot. Theophr. etc.

³ Aristot. de mor. l. 4, c. 7, t. 2, p. 49. Id. eudem. l. 3, c. 5, t. 2, p. 223.

⁴ Id. de mor. l. 4, c. 7, t. 2, p. 50.

⁵ Aristot. de mor. l. 4, c. 7, t. 2, p. 50. Id. magn. moral. l. 1, c. 26, t. 2, p. 162.

⁶ Aristot. de mor. l. 4, c. 8, p. 51.

qu'il n'aime pas la louange. Il est plus jaloux de rendre des services que d'en recevoir : jusque dans ses moindres actions, on aperçoit l'empreinte de la grandeur ; s'il fait des acquisitions, s'il veut satisfaire des goûts particuliers, la beauté le frappe plus que l'utilité¹.

J'interrompis Euclide : Ajoutez, lui dis-je, que, chargé des intérêts d'un grand état, il développe dans ses entreprises et dans ses traités, toute la noblesse de son ame ; que pour maintenir l'honneur de la nation, loin de recourir à de petits moyens, il n'emploie que la fermeté, la franchise et la supériorité du talent ; et vous aurez ébauché le portrait de cet Arsame avec qui j'ai passé en Perse des jours si fortunés, et qui de tous les vrais citoyens de cet empire, fut le seul à ne pas s'affliger de sa disgrâce.

Je parlai à Euclide d'un autre portrait qu'on m'avoit montré en Perse, et dont je n'avois retenu que les traits suivans.

Je consacre à l'épouse d'Arsame l'hommage que la vérité doit à la vertu. Pour parler de son esprit, il faudroit en avoir autant qu'elle ; mais pour parler de son cœur, son esprit ne suffiroit pas, il faudroit avoir son ame.

Phédime discerne d'un coup-d'œil les différens rapports d'un objet ; d'un seul mot, elle sait les exprimer. Elle semble quelquefois se rappeler ce qu'elle n'a jamais appris. D'après

¹ Aristot. de mor. l. 4, c. 8, p. 51.

quelques notions, il lui seroit aisé de suivre, l'histoire des égaremens de l'esprit : d'après plusieurs exemples, elle ne suivroit pas celle des égaremens du cœur ; le sien est trop pur et trop simple pour les concevoir....

Elle pourroit, sans en rougir, contempler la suite des pensées et des sentimens qui l'ont occupée pendant toute sa vie. Sa conduite a prouvé que les vertus, en se réunissant n'en font plus qu'une ; elle a prouvé aussi qu'une telle vertu est le plus sûr moyen d'acquérir l'estime générale, sans exciter l'envie.....

Au courage intrépide que donne l'énergie du caractère, elle joint une bonté aussi active qu'inépuisable ; son ame, toujours en vie, semble ne respirer que pour le bonheur des autres.....

Elle n'a qu'une ambition, celle de plaire à son époux ; si dans sa jeunesse vous aviez relevé les agrémens de sa figure, et ses qualités dont je n'ai donné qu'une foible idée, vous l'auriez moins flattée que si vous lui aviez parlé d'Arsame.....